

Zeitschrift: Les cahiers des Musées de Môtiers
Herausgeber: Musée Jean-Jacques Rousseau
Band: - (2000)
Heft: 23

Artikel: Rousseau musicien
Autor: Matthey, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1084284>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Rousseau musicien

Toujours à la recherche des causes premières Rousseau attribue à sa tendre enfance auprès de sa tante « Suzanne» « le goût ou plutôt la passion pour la musique qui ne s'est bien développée en moi que longtemps après. » Orphelin de mère, le petit Jean-Jacques vécut ses premières années entouré de l'affection de son père et de cette tante dont il a évoqué la douceur et l'enjouement. « J'étais toujours avec ma tante, à la voir broder, à l'entendre chanter, assis ou debout à côté d'elle, et j'étais content. » C'est une de ces « sensations », si fréquentes, si déterminantes et si souvent évoquées dans ses œuvres, qui fondent son appréhension de l'existence : « Je sentis avant de penser ». Ces airs de chansons populaires lui resteront en mémoire, plus facilement que les paroles qui les accompagnaient. Qu'ils aient préparé l'éclosion de son intérêt passionné pour les divers aspects de la science musicale, est fort possible. Mais il fallut attendre la fuite de Genève, la rencontre de Mme de Warens, le séjour de Turin, le retour à Annecy pour que l'occasion d'approcher le monde de la musique s'offre à l'adolescent.

Sa protectrice devait être bien empruntée de trouver comment préparer ce jeune garçon de dix-sept ans à la vie, lui apprendre un métier, lui donner une formation ou du moins une voie ouverte vers l'avenir. « J'allai au séminaire comme j'aurais été au supplice ».

Ce passage au séminaire des lazariques n'apporta guère de solution. Et pourtant c'est là que le jeune homme se plongea pour la première fois dans l'étude d'un livre de musique qu'il avait emporté avec lui. Mme de Warens « avait de la voix, chantait passablement et jouait un peu du clavecin. » Elle avait éveillé en son protégé un goût réel pour la musique. Jean-Jacques, qui « avançait peu en travaillant beaucoup » avec ses précepteurs, compensa son aversion du séminaire en déchiffrant obstinément les *Cantates* de Clérambault, afin d'en chanter sans faute quelques airs. Rebutés par le peu de progrès de leur élève, les maîtres du séminaire abandonnèrent leurs efforts. « On me rendit à Mme de Warens. » Présence féminine ? Elle confia l'enfant au maître de musique de la cathédrale. Dès lors Jean-Jacques entra en musique comme un séminariste l'aurait fait dans les ordres.

En 1730, Rousseau qui erre en Pays de Vaud sans moyen d'existence, s'avise « d'enseigner la musique que je ne savais pas, et de me dire de Paris où je n'avais jamais été. » Il réussit même à persuader M. de Treytorens d'organiser un concert où il jouerait des œuvres de sa composition. On connaît la suite de cette initiative malencontreuse... « Non, depuis qu'il existe des Opéra français, de la vie on n'ouit un semblable charivari ! » N'ayant plus guère d'espoir de trouver à s'occuper à Lausanne, c'est à

Neuchâtel que notre musicien passera l'hiver suivant. « J'y eus des écolières, et [...] j'apprenais insensiblement la musique en l'enseignant. »

Deux ans plus tard Rousseau retrouve Mme de Warens à Chambéry ; il entre au cadastre de Savoie sans grand enthousiasme. « D'ailleurs un goût différent et trop contraire à celui-là croissait par degrés, et bientôt absorba tous les autres. Je parle de la musique. Il faut assurément que je sois né pour cet art, puisque j'ai commencé de l'aimer dès mon enfance, et qu'il est le seul que j'aie aimé constamment dans tous les temps. » (Une autre passion naîtra pourtant lors du séjour de Môtiers, celle de la botanique). Son travail de géomètre ne le satisfera pas plus de huit mois, et la retraite des Charmettes au-dessus de Chambéry lui permettra de parfaire ses connaissances, tant littéraires que scientifiques. L'étude de la musique – « l'étude opiniâtre des obscurs livres de Rameau » - domine pourtant toutes les autres. Il s'y livre avec une fougue qui ne le quitte jamais « passant très souvent à copier des nuits entières ». Période folle, partagée entre les heures d'abandon et d'amour avec Mme de Warens, des lectures encyclopédiques, et la solitude propice à la méditation. C'est donc avec cette volonté de vouloir tout apprendre à vingt-cinq ans, mais de tempérer cette ardeur par la réflexion que le jeune homme se prit à vouloir vaincre pour les autres les difficultés qu'il avait lui-même rencontrées dans l'acquisition des connaissances. Comme il le dira dans le *IIe Dialogue – Rousseau juge de Jean-Jacques* – « J.J. était né pour la Musique ; non point pour y payer de sa personne dans l'exécution, mais pour en hâter les progrès et y faire des découvertes. » La façon d'écrire la musique lui a paru receler d'énormes difficultés lorsqu'il s'est laissé entraîné par cette passion irrépressible, et lorsqu'il a cherché à l'enseigner à ses élèves savoyardes, vaudoises et neuchâteloises ; il faut donc changer tout cela, faciliter la tâche du débutant, le déchiffrement à vue, et réduire les dimensions des partitions ! Et voilà son « *Projet concernant de nouveaux signes pour la musique* » qui va le mener à Paris, lui valoir un beau diplôme et le laisser déçu d'un si piètre résultat ! Il a trente ans.

Survient alors le séjour de Venise où les pages des *Confessions* nous transmettent avec tant de vie le ravissement du jeune homme à l'écoute des voix invisibles des novices s'élevant sous les voûtes des couvents et des églises. Les courbes souples de la mélodie s'accordent à la langue du pays et à l'architecture. La marque sera indélébile. Et de retour à Paris Rousseau va prendre place dans la société comme musicien praticien et théoricien dans le contexte difficile d'une société où règne un maître : Jean-Philippe Rameau. Ce dernier, jaloux sans doute de voir paraître un possible rival, laissera entendre que Rousseau plagie quand la musique des *Fêtes de Ramire* est excellente et n'est lui-même que dans les passages médiocres. Ulcéré Rousseau concédera à Rameau le *savoir*, mais lui refusera tout *génie*. La

querelle sera dévastatrice. Sollicité par D'Alembert pour la rédaction des articles sur la musique dans *L'Encyclopédie*, Rousseau y déploie ses connaissances sur tous les aspects de cette science. Mais jugeant ce travail trop hâtif il entreprend de le corriger et de l'étendre en rédigeant un *Dictionnaire de musique*. La gloire va pourtant le rattraper lorsque le roi Louis XV décide de faire jouer *Le Devin du Village* devant la cour à Fontainebleau. Rousseau vient de devenir célèbre par son *Premier discours*, réponse à la question posée par l'Académie de Dijon, *Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs ?* Un grand écrivain était né. Le succès du musicien ne fut pas moindre. Rousseau avait quarante ans. N'oublions pas qu'il faut vivre et que Rousseau s'était fait une réputation de copiste de musique. Revenu modeste, mais qui lui permit une existence indépendante. Il en sourira d'ailleurs dans la *Lettre au Maréchal de Luxembourg*, datée de Môtiers, le 20 janvier 1763. Pour amuser son protecteur il énumère les petits travers des Neuchâtelois qui aiment à se parer de titres : « Monsieur le Colonel, [...] Monsieur le châtelain, Monsieur le Justicier, [...] le professeur, [...] le docteur, [...] l'ancien... : si j'avais pu reprendre ici mon ancien métier, je ne doute pas que je n'y fusse Monsieur le copiste. » Or, au Val-de-Travers, plus de copie ! Pour y vivre, dans un premier temps, Rousseau vendra le manuscrit de son *Dictionnaire de musique*, et il en dirigera l'édition depuis Môtiers. L'exil, s'il rend plus difficile le contact avec le monde de la musique, n'empêchera pas Rousseau de cultiver sa passion de façon plus intime. On sait qu'il avait dans la chambre du poële « une petite épinette posée sur les bras d'un fauteuil. Un musicien, D'Escherny vint s'installer au village pour vivre dans le voisinage du musicien célèbre, et il raconte dans ses souvenirs : « Quelquefois après dîné, Jean-Jacques se mettait à son épinette, m'accompagnait quelques airs italiens ou en chantait lui-même. Quand c'était chez moi, je lui chantais des romances de sa composition ou de la mienne, accompagné de ma harpe. [...] Dans les beaux clairs de lune, il se plaisait sur les bords de l'Areuse à chanter des duos ; nous avions toujours bon nombre d'auditeurs, surtout les jeunes filles du village... » Fritz Berthoud qui rapporte ces évocations dit avoir connu l'une de ces demoiselles, devenue « bonne grand'mère », dont les souvenirs ne démentaient pas ceux de D'Escherny, souvenirs peut-être auréolés par la lumière tamisée du passé, mais témoignages qui se recoupent. Il est certain que Rousseau continua dans les années d'exil à poursuivre ses « découvertes » dans la sphère musicale. N'a-t-il pas composé dans nos montagnes cette scène lyrique, *Pygmalion*, texte qui devait être accompagné de musique. Ce divertissement fut joué en 1770 à Lyon, en présence de Rousseau accompagné d'une musique composée en quelques jours par Horace Coignet. Même pendant les quelques semaines du séjour dans l'île de

St Pierre la tradition veut que Rousseau ait marqué par la musique le temps de son séjour. Toute la famille du receveur réunie la veille de son départ écouta l'exilé chanter cette *Chanson d'Adieu* inscrite dans l'ouvrage de Lory, et illustré par König et Lafon. Mais la botanique était maintenant venue rivaliser avec la musique dans les passions distrayantes du philosophe errant. Jean-Jacques en parle en tout cas davantage après son passage dans notre pays. Preuve toutefois du lien établi entre Rousseau et le domaine musical, Strasbourg l'accueillit, en 1765, en mettant en scène *Le Devin du Village*. De même, nous venons d'y faire allusion, Lyon en fit autant en 1770, en y ajoutant la représentation de *Pygmalion*. Musique, botanique, deux façons d'échapper aux préoccupations du cœur et aux duretés de la vie errante.

De retour à Paris, Rousseau reprit son métier de copiste de musique, et continua à composer des airs sur des paroles souvent italiennes. Très précis, le fils d'horloger et l'ancien apprenti graveur tenait un « registre de copies » encore connu au XIXe siècle, mais disparu aujourd'hui malheureusement. Jean-Jacques y avait énuméré les 11'200 pages qu'il a copiées pour ses clients entre septembre 1770 et février 1777. C'est alors que, la vieillesse et les rhumatismes l'empêchant de poursuivre ce travail contraignant, il demanda à être recueilli par quelque mécène pour finir ses jours sans souci de gagne-pain. Il accepta l'offre du marquis de Girardin, et put passer quelques dernières semaines de paix retrouvée dans l'admirable parc d'Ermenonville. Mais les derniers écrits résonnent de ses talents de musicien. Il suffit pour s'en convaincre d'évoquer les rythmes du langage de la 5^e *Promenade*.

Comme pour la botanique qui se prolonge par la publication posthume des *Lettres élémentaires sur la botanique*, Rousseau musicien ne fut pas oublié. Trois ans après sa mort parut le recueil intitulé *Consolations des misères de ma vie ou recueil d'airs, romances et duos*, un hommage dont le titre résume tout le soutien que la musique apporta à l'écrivain « né pour la musique ».

Plus tard encore *Les Rêveries du promeneur solitaire* fascinèrent un compositeur de l'époque romantique. Le pianiste hongrois Stephen Heller (1813-1888) s'établit à Paris en 1838 et vécut en France tout le reste de sa vie. Passionné de littérature, « rêveur et solitaire, sensible et irritable, fidèle dans ses attachements, mais déçu par les hommes », tel le décrit le musicologue J.J. Eigeldinger. Tous ces traits le rapprochent de Rousseau. Les dernières méditations du citoyen de Genève lui inspirèrent les *Promenades d'un solitaire* op.78 (1851) et plus tard *Les rêveries du Promeneur solitaire* (J.J.Rousseau) op.101 (1862). L'inspiration ne cesse de se nourrir des grandes œuvres.

F.Matthey